

APPEL AU PUBLIC FRANÇAIS

La *Collection des Poètes français de l'étranger* a été fondée dans le but de rassembler les écrivains qui, dans tous les pays de l'univers, se servent de préférence de notre langue pour donner aux productions de leur imagination un vêtement de beauté et de pérennité. Par cela même, ces contrées sont des territoires de belles-lettres dépendant de la France, et auxquels Paris, capitale cérébrale et point sonore du monde, doit accorder son protectorat intellectuel.

En faisant élection de la Belgique, nous avons eu le bonheur de débuter avec éclat, par des œuvres de choix, dont la critique a été unanime à proclamer la puissance et l'originalité. C'est ainsi que dans la *Nuit* d'Iwan Gilkin, le premier volume en date, on a été frappé par l'opulence de la versification et la vigueur de l'inspiration. Ensuite, la *Cithare* de Valère Gille a émerveillé les connaisseurs par la pureté classique de la forme et la beauté sereine de ses odes anacréontiques. Enfin, sont venus les *Héros et Pierrots* d'Albert Giraud, aux allures grandioses et pittoresques, aux vers acérés et impeccables; et récemment a paru une seconde œuvre, somptueuse et chatoyante, de Valère Gille, le *Collier d'opales.*

Aujourd'hui, nous persévérons dans notre entreprise, en publiant de l'auteur passionné de la *Nuit*, un recueil nouveau. Sous le souffle léger et printanier qui l'anime, on y trouvera un contraste inattendu et charmant avec l'âpreté et la profondeur de son premier ouvrage. Le *Cerisier fleuri*, intermède et récréation à des conceptions plus sévères, plaira surtout par la fraîcheur des idées, la grâce et la souplesse de la facture.

Ainsi qu'on le voit, tous ces écrivains *français* de l'étranger défendent brillamment *chez eux* notre belle langue ; ils ont droit, en conséquence, à tout notre appui. Nous devons les traiter comme les enfants éloignés, mais légitimes, de la pensée de notre France bien-aimée. Né à Bruxelles en 1858, Iwan Gilkin est devenu, d'ailleurs, l'un des maîtres de la poésie française, non seulement en Belgique, mais aussi chez nous. Et à ces titres divers il mérite, sans conteste, sa renommée grandissante.

N'oublions jamais que notre langue est battue en brèche par les efforts énergiques et permanents de l'Allemagne et de l'Angleterre. C'est donc faire acte des plus utiles et des plus pressants que de soutenir les vaillants de lettres qui, *dans leur pays*, la cultivent avec tant de maîtrise. L'Académie française, en couronnant la *Cithare* de Valère Gille, a formulé avec raison par la voix retentissante de son illustre rapporteur, M. Gaston Boissier, l'engagement suivant : « L'Académie sent bien qu'elle a ici un devoir à remplir. Il faut qu'elle tende la main à ces amis, à ces Français du dehors qui n'ont pas désespéré du génie de la France, et, malgré ses malheurs, lui restent fidèles. C'est un devoir auquel elle ne manquera pas. »

Dans les départements et à Paris, mes concitoyens ont bien compris, de leur côté, l'esprit qui m'animait. En me maintenant leur sympathie, en continuant d'acquérir les recueils de poètes *français* de l'étranger, ils éprouveront l'exquise et double jouissance de faire preuve d'un goût délicat, et de contribuer, pour leur part personnelle, au développement de l'influence française à l'extérieur.

Georges Barral

Paris, ce 31 mai 1899.

Bruxelles — Imp. Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

LE CERISIER FLEURI

DU MÊME AUTEUR:

POÉSIE

La Nuit, 1 vol. 3 50

Stances dorées, plaquette . . . . 2 »

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

PROMÉTHÉE

poème dramatique.

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGES BARRAL

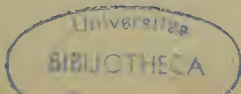
IWAN GILKIN

LE CERISIER FLEURI



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33.

1899



Voici un petit cahier de vacances. Je l'ai rimé sans prétention, au hasard de mes rêveries, de mes souvenirs et même de mes lectures. Car, je l'avoue, une partie de ce recueil ne m'appartenait point avant que je l'eusse prise. En ce temps où les petits rimeurs qui vont encore à l'école proclament bruyamment leur originalité, il m'a paru qu'il y aurait quelque élégance à me contenter parfois du bien d'autrui. J'ai donc emprunté. Je l'ai fait avec innocence, sans prétendre égaler dans leurs annexions les maîtres illustres qui leur doivent tant! J'ai butiné impartialement chez les poètes de la Chine, de la Grèce antique, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Peut être ai-je du même coup

dévalisé quelques confrères qui m'avaient devancé dans ces poétiques larcins. Je leur en demande pardon. Mon excuse est dans mon ignorance ou dans leur discrétion.

Les petites pièces du Cerisier fleuri *ont paru dans la* Jeune Belgique *de* 1894 *à* 1897. *Il en est de même de mes* Odelettes familières.

31 mai 1899.

A

VALÈRE GILLE

à l'excellent poète

et au très cher ami.

I. G.

FLORÉAL

Fi, le vieil arbre rugueux
Avec sa ramure torse,
Noir, dépouillé comme un gueux !
Rien ne vit sous son écorce.

O printemps, nouveau printemps,
Viens, mon âme te réclame !
Au cœur des cieux éclatants
Fais jaillir ta jeune flamme !

Le cerisier d'autrefois
Se couvre de fleurs divines
Et d'oiseaux bleus dont la voix
Fuse en gammes cristallines.

O printemps, nouveau printemps,
Mon âme est pleine de joie
Et de baisers palpitants
Qui font des froufrous de soie.

LE PÊCHEUR

La terre a bu la neige et l'azur printanier
Sourit de voir neiger mille fleurs de prunier.

Le feuillage du saule, on dirait de l'or vierge ;
Et c'est un lac d'argent qui reluit sous la berge.

Ailes jointes, les grands papillons de velours
S'endorment sur le cœur des fleurs aux parfums lourds.

La brise dort aussi. Nul souffle ne balance
Les humides roseaux où rêve le silence.

En jetant son filet, debout dans son bateau,
Le pêcheur a brisé la surface de l'eau.

De même qu'il capture en ses étroites mailles
De beaux poissons parés d'éclatantes écailles,

Puissé-je aussi pêcher dans le vaste univers
Des songes merveilleux aux filets de mes vers !

AUTREFOIS

J'ai seize ans ; elle, douze ;
Et nous allons à deux
Sur la verte pelouse
Au fond du parc ombreux.

Dans l'herbe qu'elle cueille,
En riant elle lit :
« Innocence ! » Et la feuille
Et la fleur, tout sourit.

Moi, j'écoute les merles
Siffler en airs railleurs :
« De loin, ce sont des perles,
« Amour ; de près, des pleurs ! »

AUJOURD'HUI

Les roses fleurissent, les roses
Meurent dans leur parfum divin.
Ami, répands un peu de vin
Et buvons au néant des choses!

La beauté comme un papillon
Vole de visage en visage.
Tout n'est qu'apparence. Le sage
Contemple en paix l'illusion.

NOËL

Des chants passent dans la tempête.
Voyez ! Au ciel brille un grand feu.
Noël ! Noël ! Le monde fête
La naissance du Fils de Dieu.

Noël ! Mon cœur a mis au monde
Un nouvel et divin amour,
Plus profond que toi, mer profonde,
Plus beau que toi, splendeur du jour !

Saluez-le, vous tous, vieux mages,
Prêtres, guerriers et rois puissants !
Et que vos solennels hommages
Offrent l'or, la myrrhe et l'encens !

Car l'Amour est le Dieu suprême
Qui règne seul dans le ciel bleu ;
Et quant un cœur a crié : « J'aime ! »
Il met au monde un fils de Dieu.

LES POÈTES

Sous le berceau de clématite
S'étoilent les fleurs violettes.
Amis, rimons des odelettes
Au vin doré qui nous invite !

L'odeur légère des cigares
Se mêle au parfum des fleurs fraîches.
Voici des raisins et des pêches
Et des confitures barbares.

Un oiseau caché vocalise.
Que notre chanson poétique
Charme autant que son doux cantique
Les dieux qui dansent dans la brise!

Et puissions-nous parfois entendre,
En retour de notre humble hommage,
Dans le bruit que fait le feuillage
Passer leur rire jeune et tendre!

LE NÉNUFAR

L'automne attriste la rivière
Où le dernier des nénufars
Sous les longs nuages blafards
Regarde mourir la lumière.

Un beau poisson d'or et d'argent
Frôle un instant la fleur tardive;
Puis sa caresse fugitive
S'éloigne avec le flot changeant.

O soir d'automne! O fleur pâlie!
O triste et suprême langueur !
L'ami nouveau qui prit mon cœur
M'abandonne et déjà m'oublie.

LA JOIE

Chantons la joie! Il pleut des roses sur mes yeux.
Chantons la joie !
Il pleut des roses dans mon cœur et dans les cieux.
L'azur flamboie.

Chantons la joie! O joie, hymne de l'univers
Ivre de vivre !
La terre est toujours jeune et les gais printemps verts
Chassent le givre.

Chantons, chantons la joie ! Un souffle musical
Rit sur les ondes
Et mille feux légers dansent dans le cristal
Des eaux profondes.

Des parfums enivrants flottent sur la beauté
Des fleurs pâmées.
Couronnez-vous de lys mêlés aux fleurs de thé,
Têtes aimées !

Que les vins odorants coulent pour rafraîchir
Les lèvres belles !
Le vol fou des baisers tournoie et fait fléchir
Les fronts rebelles.

Mais nous deux, plus joyeux, plus heureux mille fois,
Bien loin du monde
Nous cacherons nos cœurs émus au fond des bois,
Chère âme blonde !

Nous nous dirons des mots doux et religieux
Aux sons étranges
Qui feront naître encor dans la bonté des cieux
De nouveaux anges.

Chantons la joie! Enfant, voici mon cœur en feu,
Voici mon âme.
Sois mon divin soleil, je serai le ciel bleu
Plein de ta flamme!

LE DÉPART

Des bandes d'oiseaux
Volent sur les eaux
Avec désespoir.
Je pense à l'ami
Qui s'en va parmi
Les ombres du soir.

La mer se lamente.
Vers quelle tourmente
Hélas! font-ils route?
Où vas-tu? La terre
Est un noir mystère.
Je tremble et j'écoute.

Des cris! des sanglots!
Puis le bruit des flots
Seul remplit la nuit!...
O mon Dieu! j'ai peur!
Tout meurt dans mon cœur.
Tout mon bonheur fuit.

LES YEUX

Je me promène par les rues
Comme dans un jardin mouvant
Où, sous le soleil et le vent,
S'ouvrent mille fleurs inconnues.

Yeux verts comme des résédas,
Yeux bleus pareils à des pervenches,
Yeux d'or flottant sur des mers blanches
Comme les lotus des Bouddhas,

Yeux languissants de violette,
Yeux bruns de doux passe-velours,
Yeux de pensée, ardents et lourds,
Yeux légers de pied-d'alouette,

Mes regards, jardiniers joyeux,
Cueillent ces corolles magiques
Et font des bouquets magnifiques
De toutes les fleurs de ces yeux.

CHANSON MYSTIQUE

Est-ce un nouveau soleil
Qui luit dans le ciel bleu ?
Tout est jeune et vermeil
Et tout s'éveille en Dieu.

Hosannah ! la nature
S'ouvre comme une rose.
Voici l'essence pure
Par delà toute chose.

A quoi bon la raison
Et les sens révolus?
Rien n'a plus aucun nom;
Les choses ne sont plus.

Plus de temps, plus d'espace,
Plus de cause! O pensée,
Ta mémoire s'efface,
Ta puissance est passée!

Sans désir, sans espoir,
Je vois la vérité.
J'ai cessé de vouloir :
Je suis l'éternité.

L'AUBÉPINE

En babillant les jeunes filles
Au frais visage d'églantine
Vont se cacher sous les charmilles
        D'aubépine.

La brise mêle aux mousselines
Les parfums légers et les branches
D'où tombent des neiges câlines
        De fleurs blanches.

Là, sur la route serpentine
Un jeune cavalier galope.
L'une a rougi..... Mais l'aubépine
L'enveloppe.

LA BELLE NUIT

Le soleil pâlissant a lentement franchi
   La chaîne des hautes montagnes
Et les ombres du soir et le vent rafraîchi
   Se répandent sur les campagnes.

La lune, qui surgit du milieu des bouleaux,
   Fait luire la large rivière,
Et le murmure ami de la brise et des eaux
   Joint la musique à la lumière.

Les oiseaux ont choisi leur branche pour dormir ;
Les fleurs, dans les herbes mouillées,
Se penchent mollement et semblent défaillir
Dans leurs douces odeurs brouillées.

Un ami m'a promis de venir admirer
Avec moi cette nuit divine.
Je l'attends sous un chêne en faisant susurrer
Les cordes d'une mandoline.

MADRIGAL

Comme tu souris gentiment
En trempant ta bouche si douce
Dans le haut cristal écumant
Où le champagne monte et mousse !

Sur ta bouche si douce, enfant,
Et dans tes bras si doux, mon âme
Prise à ton baiser triomphant
Doucement s'enivre et se pâme.

Mieux qu'Orphée et son barbiton
Ta voix charme le cœur farouche ;
Et pourtant tu caches, dit-on,
Un petit serpent dans ta bouche.

CERTITUDE

Raison? Mais qui donc a raison? Au parc chagrin,
Là-bas, dans le gazon mouillé du boulingrin,
Où, le plâtre écaillé, meurent quelques statues,
Douze filles de rois, ô lumières! vêtues
De soie or et lilas et de rubans brodés
Tout fleuris de muguet, leurs chastes yeux bandés,
Figurent, se tenant par la main, les douze heures.
La règle du doux jeu, fait de grâce et de leurres,

Veut que le joli prince, adorable et follet,
Aille, parmi ces sœurs, baiser l'heure qu'il est.
Mais le joyeux fripon des lèvres papillonne
Gaîment de lèvre en lèvre et chaque enfant mignonne
Croit être l'heure vraie et laisse l'Astre-Roi
Sourire, au ciel, de leur erreur et de leur foi.

ÉCRIT SUR UN LIVRE

Accepte ce livre
Où s'effeuille un peu
La langueur de vivre;
C'est le bouquet bleu
Des fleurs ingénues,
— Souvenirs brouillés,
Sourires mouillés,
Larmes retenues;

Et c'est dans les mousses
Des chansons très douces,
Et c'est dans le ciel
Un soleil de miel,
Et c'est dans notre âme
Un peu de cette âme
Qui chante et se pâme.

LA FEUILLE DE SAULE

Le vent a détaché du feuillage mouvant
Du vieux saule une feuille, — est-ce une feuille morte?
Elle choit dans le lac remué par le vent;
Le flot qui suit le flot la balance et l'emporte.

Le souvenir, hélas! de mon bonheur passé,
Le temps l'a dans mon cœur lentement effacé.

Au bord de l'eau couché, je contemple sans trève
La feuille qui s'en va loin de l'arbre penché.
Depuis que j'oubliai celle qui fut mon rêve,
Je rêve, tout le jour, au bord de l'eau couché.

Mes yeux suivent toujours cette feuille de saule.
Voici qu'elle revient sous l'arbre, qu'elle frôle !
O ciel ! le souvenir de mon bonheur passé
Dans mon cœur palpitant ne s'est pas effacé !

PROSIT!

Quand je bois du vin
J'endors mon chagrin.

A quoi bon œuvrer,
Peiner et pleurer?
Quel que soit mon gré
Un jour je mourrai.

En fuyant les fleurs
On trouve les pleurs.
Mais qui boit du vin
Endort son chagrin.

LES IRIS

Dans le dragon de porcelaine
Qui semble aboyer aux lambris,
De sa main blanche et fine Hélène
Plonge un bouquet de fleurs d'iris.

Ainsi, dans mon cœur de chimère,
Pareils à ces fleurs ses yeux bleus
Trempent le bouquet éphémère
De leurs rayons miraculeux.

Et des gueules qu'on croirait faites
Pour n'exhaler qu'un hurlement,
Jaillissent, ô célestes fêtes,
Des fleurs couleur du firmament!

RUPTURE

Il est si doux de trahir un serment,
Il est si dur d'obéir au devoir !
Quand il promet, hélas ! notre cœur ment ;
Ce qu'il promet n'est pas en son pouvoir.

Ah ! laisse en paix les anciens sortilèges !
Ne cherche pas à ranimer la flamme !
Ne cherche pas à reprendre mon âme !
Mon âme, hélas ! connaît trop bien tes pièges !

J'ai dû te fuir, car l'amour était mort,
Mort dans mon cœur ainsi que dans ton cœur.
Tu le savais; je ne t'ai point fait tort;
Ce n'est pas moi qui tuai ton bonheur.

Ce que j'ai fait, j'ai cru devoir le faire,
Marche à présent vers le but de ta vie,
Suis le chemin où le sort te convie
Et ne hais point celui qui fut ton frère.

AU BORD DU LAC

Au bord du doux lac bleu, dans les touffes de fleurs,
Un bel adolescent se dresse ;
Sa blanche nudité s'enivre de paresse
Et de caressantes chaleurs.

Il secoue en riant son épaule fleurie
Où grelottent des gouttes d'eau,
Et, tout en câlinant la fraîcheur de sa peau,
Il lève les yeux et s'écrie :

« Va, glorifie, ô ma nudité, le Soleil !
« Ma beauté chante sa lumière ;
« Mon jeune corps est fait de sa substance claire,
« Ma chair vient de son feu vermeil.

« Mon sang sort de sa flamme en ardente traînée,
« Ma bouche a bu son lait de feu ;
« Je suis son fils ! Je suis l'enfant de l'astre-dieu !
« Je suis la lumière incarnée !

« Ma chair noble et sacrée est la gloire du ciel ;
« Mon âme est sa force féconde ;
« Ma pensée en feu, c'est la lumière du monde ;
« Mon cœur, l'amour universel ! »

DEVANT LE VIN

Élie, un char de feu l'enleva de la terre;
Dante affronta vivant l'Enfer et ses périls.
Tous deux sont immortels. Par-delà le mystère
Ils ont pris leur essor; soit! Mais où donc sont-ils?

La vie est comme un pâle éclair dans les nuées;
Il éclate, il n'est plus. Si la terre et les cieux
Sont stables au milieu des choses remuées,
L'homme change sans cesse et devient vite vieux.

Vous qui devant le vin joyeux tardez à boire
Et semblez redouter son pouvoir fort et doux,
Tout bonheur n'est-il pas une ivresse illusoire ?
Pour prendre le plaisir, dites, qu'attendez-vous ?

REFLET

La belle femme aux yeux bronzés,
Parmi les fleurs, à la fenêtre,
Mordille ses ongles rosés.

Elle attend. Qu'il tarde à paraître,
L'amant nouveau que ses doux bras
Et son cœur tendre ont pris pour maître!

Lorsqu'elle aimait d'ardents soldats,
Son âme guerrière et hautaine
Rêvait d'héroïques combats.

Avec un sombre capitaine
Elle berça son cœur houleux
Sur les flots d'une mer lointaine.

Un marchand riche et cauteleux
L'emplit de ruse et d'avarice,
L'or collait à ses doigts frileux.

Maintenant sa douleur factice
Se marie au factice ennui
D'un enfant qui fait son délice.

Ainsi, son cœur trop plein d'autrui
Ne fait que refléter, en somme,
Les cœurs qui s'approchent de lui.

La femme est le miroir de l'homme.

LACHETÉ

Si quelque chose naît, qui sort de l'ordinaire,
        L'homme a peur, l'homme la vénère;
Il met au rang des dieux ce qui fait sa terreur.
        Mais aussitôt qu'il n'a plus peur,
Si son dieu n'est qu'en bois, il brise la statue,
        Et s'il est vivant, il le tue.

CRISE

Tout est bouleversé. Quel rêve !
Ceux qui priaient, se font soldats.
Les saints mêmes arment leur bras
Et brandissent le glaive.

« Oh ! oh! font dans leur beau ciel bleu
« Les anges ; depuis quand, racaille,
« Prend-on pour un champ de bataille
« Les églises de Dieu ?

« Et quels sont ces affreux sauvages
« Qui renversent sur les autels
« Les grands symboles immortels
« Et les saintes images? »

EN BATEAU

L'eau clapote sous les rames.
Doucement le bateau glisse,
Où causent avec délice
Des poètes et des femmes.

Et les molles banderoles
Et les écharpes soyeuses
Claquent aux brises joyeuses
Avec les folles paroles.

Et la voix grave et câline
D'un chantant violoncelle
Mêle sa douceur à celle
D'une harpe cristalline.

Les bonbons à la vanille
Flattent les lèvres vermeilles,
Cependant que des bouteilles
Jaillit le vin qui pétille.

Ah! voguer sans but sur l'onde
Qui balance la chaloupe!
Ah! boire au fond de la coupe
L'oubli des douleurs du monde!

LE VIN

Ami, ne vois-tu pas l'eau du fleuve qui passe?
Il coule vers la mer sans jamais revenir.
Ami, ne vois-tu point ta face dans la glace?
Tes cheveux blancs jamais ne t'ont-ils fait gémir?

Hier encore ils étaient aussi noirs que l'ébène
Et, ce soir, on dirait qu'il neige sur ton front.
Qui sait ce qu'est la vie, aime la coupe pleine
Et vide en souriant la coupe jusqu'au fond.

Le fifre et le tambour ne sont point nécessaires ;
Ne cherchons que l'ivresse et le songe divin !
Laissons les sages et les saints à leurs affaires ;
La gloire naît parfois dans un verre de vin.

LES SAGES

Le parfum des pivoines blanches
Enivre doucement mon cœur;
La sagesse des têtes blanches
M'embaume de sa douce odeur.

Les fleurs sous les yeux clairs des sages
Disparaissent avec l'été;
Mais les propos divins des sages
Résonnent dans l'éternité.

LA FIANCÉE

Beau comme le soleil au cœur des cieux changeants,
Beau comme un souvenir, beau comme une prière,
Il était le plus beau de tous les jeunes gens !
Ses yeux bleus étaient doux comme une eau printanière.

Ses baisers..... ô délice ! ô fleur du paradis !
Parfum joint au parfum, flamme à la flamme unie !.....
Comme les sons parfaits des instruments choisis
S'accordent pour former une exquise harmonie,

Ainsi, dans ses baisers, l'amour cherchait l'amour,
Sur les lèvres en feu l'âme possédait l'âme ;
Et la terre et les cieux, et la nuit et le jour,
Tout était consumé dans notre ardente flamme.

Malheureuse ! Il n'est plus ! En vain, en vain, hélas !
Ma voix, ma voix plaintive à toute heure l'appelle,
Il n'est plus ! Tout est mort pour mon cœur triste et las
Qui n'exhalera plus qu'une plainte éternelle.

L'HIVER DU CŒUR

Ah ! qui me rendra les beaux jours,
Les jours des premières amours ?
Ah ! qui me rendra, fût-ce une heure,
    Le bonheur que je pleure ?

Tombez, blanches fleurs des pommiers !
Envolez-vous, joyeux ramiers !
Fleurs, baisers, printemps jeune et tendre,
    Que pourriez-vous me rendre ?

Il est passé, l'été brûlant
Qui dessécha mon cœur dolent.
Hélas! voilà le sombre automne,
    Et l'amour m'abandonne !

Voilà l'hiver et ses frimas!
La neige tombe sous mes pas,
La neige tombe sur mon âme.
    Meurs donc, dernière flamme!

ROMANCE

Un cygne rouge aux plumes de pivoine
Nage sur le lac bleu
Et traîne un bateau d'or incrusté de sardoine
Dans un léger brouillard de feu.

Dans le bateau sommeille une déesse.
Sa chaste nudité
Repose sur des fleurs que rajeunit sans cesse
La lumière de sa beauté.

Oiseau magique, où mènes-tu la barque
Et son divin trésor?
Vers quel pays de rêve? Auprès de quel monarque
Vêtu d'azur, de pourpre et d'or?

Mille parfums voltigent dans la brise;
Tout le lac est fleuri.
Mon cœur brûle, mon cœur bondit, mon cœur se brise,
Car la déesse m'a souri.

L'ACACIA ROSE

Sous le haut acacia rose
La belle enfant au front mutin
Repose
Au fond du fauteuil de rotin.

Parfois, abandonnant sa tige,
Une fleur sur son cœur pâmé
Voltige
Comme un papillon parfumé.

Tandis que son rêve l'enivre,
Sa main laisse choir à demi
Le livre
Que lui donna son jeune ami ;

Et c'est le doux livre où l'on s'aime,
Le beau livre, éternellement
Le même,
De la victoire de l'amant.

ACCIDENT

Du lit, où ma jambe brisée
Me tient captif, mais sans souffrir,
Je vois derrière la croisée
La fraîche glycine fleurir.

Lorsque frémissent les fleurettes
Que le vent secoue en fuyant,
Je pense aux villes inquiètes
Où s'agite un peuple bruyant.

Mais lorsque les grappes fleuries
Se fixent dans l'air arrêté,
Je songe aux heures infinies
De ma triste immobilité.

LA ROSE DES DUNES

A Robert Sand

La mer pâle et grise, la mer
Sous le grand brouillard monotone
Alanguit mon cœur que l'automne
Dévaste de son spleen amer.

Rose des dunes, fleur divine!
Dans le sable épais que les flots
Bordent sans fin de leurs sanglots,
Charme caché, je te devine!

Et nul ne saura quel bonheur
M'emplit d'une joie infinie
Depuis que ma rose bénie
Fleurit l'automne de mon cœur.

CHANT D'AMOUR

Ta beauté chante le réveil
Et c'est l'aurore sur les mondes.
O chère tête, le soleil
Rayonne dans tes boucles blondes !

Ton rire évoque le printemps,
Les oiseaux, les fleurs et les brises.
C'est l'Amour même que j'entends
Dans les chansons dont tu me grises

Tes yeux reflètent le ciel bleu
Qui sourit sur toutes les choses.
Ma bouche, papillon de feu,
Voltige sur tes lèvres roses.

Ah! comme tes baisers sont doux!
Et comme ta parole est douce,
Qui passe entre nos baisers fous
Comme une eau fraîche dans la mousse!

L'azur s'enflamme et laisse un dieu
Jaillir dans un tourbillon d'ailes :
C'est ton âme aux ailes de feu
Qui monte aux choses éternelles!

CHEVAUCHÉE

Le cheval galope au bord de la mer.
L'eau clapote et rit sur le sable rose
Et l'ardent soleil dans l'azur de l'air
Comme une fleur d'or mollement repose.

Le cheval galope au bord de la mer.
Le jeune homme blond, beau comme un archange,
Laisse flamboyer ainsi qu'un feu clair
Ses cheveux bouclés que la brise effrange.

Le cheval galope au bord de la mer.
Les oiseaux marins volent sur la plage
Et leurs cris aigus dans le vent amer
Jettent un appel strident et sauvage.

Le cheval galope au bord de la mer.
La brise enfle un peu la chemise mauve
De l'adolescent souriant et fier
Qui fouette de fleurs sa monture fauve.

Le cheval galope au bord de la mer.
L'enfant resplendit comme un météore.
Il passe, il s'éloigne..... et le vent amer
Répond seul au cri plaintif qui l'implore.

LES BRANCHES DE LILAS

Un ami m'a donné des branches odorantes
De lilas bleu, de lilas blanc,
Dont la grâce voisine et les douceurs parentes
Diffèrent en se ressemblant :

Emblème délicat d'une amitié parfaite
Où, sombre ou lumineux, chacun
Laisse fleurir son cœur, que les Muses en fête
Parfument d'un même parfum.

APHORISMES

Reste calme, ce n'est rien.
A quoi bon ce fol émoi?
Rien n'existe hors de toi
Qu'autant que tu le veux bien.

Chaque homme rêve le monde
Selon sa propre puissance.
Le monde est sa connaissance
Plus ou moins haute et profonde.

Se connaître afin de voir
Le secret de l'univers
A la fois un et divers,
C'est la fleur du grand savoir.

Une même force, en somme,
Vit dans toute créature.
Le noyau de la nature
N'est-il pas au cœur de l'homme?

CHANSONNETTE ANTIQUE

Moelleusement couché
Sous un chêne penché,
Soulevant ma coupe d'ivoire
En l'honneur des dieux je veux rire et boire.

L'Amour adolescent,
L'aile au vent, et troussant
Sa robe d'un cordon de soie,
Viendra me servir, tout rose de joie.

Le temps ailé s'enfuit
Comme un char dans la nuit ;
Et quand nos os gisent sous terre
Nous ne sommes plus qu'un peu de poussière.

A quoi bon parfumer
Les tombes et semer
Sur le sol mou du cimetière
D'inutiles fleurs dont nul n'a que faire ?

Couronne-moi plutôt
D'ache, de mélilot
Et de roses pendant ma vie ;
Et va, jeune Amour, quérir mon amie !

Je veux goûter l'oubli,
L'oubli du noir souci,
Avant que, blême, je me mêle
Aux danses des morts fleuris d'asphodèle

CHANSONNETTES ALLEMANDES

I

Des lumières et des fraîcheurs
Dans les prés verts dansent et glissent.
C'est avril. Les petites fleurs
Joyeusement s'épanouissent.

Mon âme, que le gai printemps
Effleure aussi du bout des ailes,
Sous les cieux bleus et palpitants
Voudrait s'épanouir comme elles.

2

Dans mon cœur, comme un pinson,
Chante, chante une chanson
Mignonne;
Prends ton vol, ô ma chanson,
Et de buisson en buisson
Résonne!

Vole au bocage où t'attend
Dans l'ombre un peuple éclatant
De roses.
Vers elles va-t'en, va-t'en!
Va! tu dois leur dire tant
De choses!

3

Ma bien-aimée a des yeux bleus,
Si bleus, si doux et si candides
Qu'on croirait voir deux coins des cieux
Réfléchis au fond d'eaux limpides.

Ma bien-aimée a des yeux bleus,
Si bleus, si doux et si candides
Que mon pauvre cœur amoureux
S'est noyé dans leurs eaux perfides.

4

Entends-tu ce que près d'ici
Chante un oiseau de sa voix tendre?
Hélas! tu l'entends bien aussi,
Mais tu ne veux pas me comprendre.

5

Ne me dis pas que tu m'aimes,
Embrasse-moi seulement,
Puis, va-t'en ! Mes lèvres blêmes
Savent que ta bouche ment.

Ne me dis pas que tu m'aimes,
Embrasse-moi seulement !
Cherchons les baisers suprêmes
Où l'on expire en aimant.

6

Quand se quittent deux amants,
Accablés par leurs tourments,
Ils se tiennent par la main
Pleurant, soupirant sans fin.

Nous, nous n'avons pas pleuré,
Nous n'avons pas soupiré;
Les larmes et les regrets
Ne nous sont venus qu'après.

LA CHANSON DES TÊTES BLANCHES

(UNE JEUNE FEMME PARLE :)

Nos têtes deviendront ensemble, disiez-vous,
Blanches comme la neige aux montagnes glacées,
Blanches comme la lune au ciel nocturne et doux.
Je l'apprends aujourd'hui : vous avez deux pensées !
Et c'est pourquoi je vais me séparer de vous.

Une dernière fois je remplirai mon verre
Du vin familial dont le vôtre est rempli ;
Puis, je m'embarquerai, je quitterai la terre
Où vous ne verrez plus pencher mon front pâli,
Et mon triste vaisseau franchira l'onde amère.

Jeunes filles qui vous mariez, vous pleurez !
Ne versez point de pleurs, pourtant, si cette fête
Vous donne un noble époux tel que vous l'espérez,
Dont la tête blanchisse auprès de votre tête
Et qui jusqu'à la mort garde ses vœux sacrés.

LA COUPE

Prends ce lingot, ciseleur,
Et dans l'argent brillant creuse
Une coupe bienheureuse
Pareille à la rose en fleur.

N'y grave ni la grande Ourse
Dans les cieux éblouissants,
Ni les flots retentissants
Où les nefs bercent leur course,

Mais la vigne et ses sarments
Et les raisins mûrs que foule
Une jeune et tendre foule
De poètes et d'amants.

Que leur danse agile presse
Dans la coupe un jus doré!
Moi, gaiement je mêlerai
Mon ivresse à leur ivresse.

A UN POÈTE OUTRAGÉ

Ne t'irrite pas !
Ne sois point surpris !
Croise-toi les bras,
Regarde et souris !

La vie est si brève
Et si peu bénigne !
Sur l'azur du rêve
Nage comme un cygne ;

Sois le frère errant
Des blancs nénufars,
Le chantre enivrant
De leurs cœurs épars,

Et laisse, en la sombre
Profondeur des ondes,
Grouiller sous ton ombre
Les larves immondes !

MAUVAISE HUMEUR

Les dieux sont gais ; ils dansent, chantent, rient
Dans le ciel lumineux
Et boivent l'ambroisie en se moquant de ceux
Qui sur terre les prient.

Les dieux sont beaux ; ils gardent la jeunesse,
La grâce et la splendeur,
Mais ils nous ont donné la douleur, la laideur
Et la lourde vieillesse.

Les dieux sont forts; c'est eux qui nous font naître
Et qui nous font pécher
Afin de nous punir et de nous empêcher
De nous passer du prêtre.

L'AMOUREUX

Il avait jadis plus de rêves
  Qu'en leurs floraisons brèves
Les aubépines rougissantes
  N'ont de fleurs innocentes.

Maintenant sa tête lassée
  N'a plus qu'une pensée,
Comme un vase de calcédoine
  Où trempe une pivoine.

ARDEUR

Loin des calmes travaux
Par la forêt sauvage
Que l'ouragan ravage,
  Par monts, par vaux,

Par la pluie et la neige,
Par la grêle et le vent,
En avant! en avant!
  Dieu me protège!

Je t'ai goûté,
Dernier plaisir
Que la beauté
Offre au désir !

Comme la joie,
Hélas, épuise !
Comme elle ploie
L'âme et la brise !

Mieux vaut souffrir
Mille douleurs
Que de subir
Tant de bonheurs !

Mais dans la flamme
Ou dans la neige,
L'amour, mon âme,
Où le fuirai-je?

LIED DE MAI

Comme lumineuse et sereine
La nature s'épanouit !
Comme tout sourit dans la plaine !
Comme le soleil éblouit !

Des fleurs sortent de chaque branche
Et des voix de chaque buisson.
Joie et volupté, tout s'épanche,
Tout est mélodie et chanson.

Calme, sérénité divine,
Douce et caressante chaleur!
Un dieu naît dans chaque poitrine.
O terre! ô lumière! ô bonheur!

Source de feu, source de vie
Plus céleste encor que le jour,
Tu baignes mon âme ravie,
Amour, universel Amour!

EN MARCHE

Au cœur de la fête
Roule le tambour.
Tu tournes la tête
Et voici l'amour.

Un coup de tambour,
C'est une autre fête!
Tu tournes la tête,
C'est un autre amour!

Jeune patriarche
Des jeunes cerveaux,
Ton cœur bat la marche
Des hommes nouveaux.

Ta lumière baigne
Les yeux de velours
Et de règne en règne
Tu marches toujours.

LA GLYCINE

A Francis de Croisset

Sous le soleil d'été l'étang bleuâtre luit
Comme un miroir rempli de flammes grésillantes
Et les jardins touffus qui se penchent vers lui
        Mirent dans l'eau leurs fleurs brillantes.

Dans la barque, sous un grand dais de drap ponceau,
Les jeunes filles font babiller leurs pensées.
Leurs robes, où parfois perle une goutte d'eau,
        On dirait des fleurs renversées.

Le bateau glisse et court sur les ondes. Là-bas
Un jeune baigneur nu soudain s'effare, tâche
De regagner la berge et par le gazon gras
Dans la glycine en fleur se cache.

Sous les frêles rameaux l'adolescent frileux
Tremble dans le vent tiède où les feuilles s'agitent;
Comme des grappes de légers papillons bleus
Les fleurs autour de lui palpitent.

Sa poitrine ressemble au doux nénuphar blanc,
Mais sa joue est pareille à la pivoine ardente
Lorsque la barque passe et s'éloigne en mêlant
Des chants à la brise fondante.

CALME

Sous les ombrages épais
Nulle brise, nulle flamme.
Quel repos et quelle paix
Sur la terre et dans mon âme!

Ah! laissons tout sommeiller,
Mon cœur! Silence! Silence!
Gardons-nous bien d'éveiller
Le désir et l'espérance!

PRIMEVÈRES

1895

I

O mes lèvres, chantez ma joie,
Car un soleil
Jeune et vermeil
Au ciel de mon âme flamboie !

Il illumine
De cent couleurs
Tous mes pensers comme des fleurs
Et ma poitrine
A mille cœurs !

Mon âme est pleine de roses
Et de lèvres souriantes
Où, de leurs ailes brillantes,
Voltigent des baisers roses.

Reines des fleurs parmi toutes ces fleurs
Ta bouche fraîche et tes yeux bleus rayonnent
Et sur leurs divines douceurs
Mes baisers tremblants papillonnent.

II

Dis, me pardonneras-tu
Mon injustice ?
Je fus méchant, je fus têtu ;
Ayant souffert dans mon amour, j'aurais voulu
Mettre aussi ton cœur au supplice.
C'était cruel, lâche, odieux !
Mais aussitôt que je vis tes chers yeux
Pleins de tristesse et de tendres reproches
Et ton visage aimé si pâle et si souffrant,
Mon cœur dur se fondit en un divin torrent

De baisers bondissant comme l'eau sur les roches ;
Puis ce furent d'exquis remords
Sous les paroles pardonnantes
Et comme des petites morts
Dans des musiques bourdonnantes.
Et nous voici
Plus sages, et plus doux, et plus aimants aussi,
Ayant endormi nos fièvres
Sur l'oreiller de nos lèvres.

III

Il n'est plus en moi rien qui m'appartienne,
O cher cœur adoré ;
Toute ma vie est tienne.

A toi chaque rêve doré
Qui voltige autour de ma tête
De poète ;
A toi chacun de mes désirs ;
A toi ma peine et mes plaisirs
Et mes baisers et mes soupirs.

A toi la fleur de mes pensées,
A toi mes heures de bonté
Et de confiance enlacées,
Et tout mon cœur vibrant d'amour vers la beauté.

Dès que le clair matin m'éveille
Je songe à ta lèvre vermeille ;
Et quand je travaille, le soir,
Je voudrais tout apprendre pour pouvoir
T'offrir en souriant l'universel savoir.

Oublieux de tourner la page de mon livre
Si j'y laisse parfois traîner mes doigts distraits,
C'est que mon regard s'enivre
Du souvenir de tes chers traits.

Des lointains cruels de l'absence
Mon cœur vole vers ta présence,
Mais aussitôt que tu parais
Dans ton sourire il se blottit
Comme un jeune oiseau dans son nid.

IV

T'en souvient-il encore, dis,
De ces premiers beaux jours
Où notre jeune amour
S'éveilla sur le doux chemin du paradis ?

O le cher et joyeux chemin !
Nous marchions la main dans la main,
Bientôt aussi l'âme dans l'âme.
Nos regards se cherchaient en échangeant leur flamme

Dans la petite salle obscure
Où nous faisions alors tant d'aimables lectures.
Mais ce n'étaient encor que des mots amusants
Et des rires légers qui dansaient sur nos joues.
Les livres ennuyeux, nous leur faisions des moues
En aiguisant
Des traits pointus
A l'adresse des gens obtus
Mais sans vouloir blesser personne,
Car notre âme, à tous deux, se faisait douce et bonne
Pour que rien ne ternît l'azur
De nos regards aimants et purs;
Puis l'on secouait la poussière
Coutumière
Des vieux bouquins,
Et, joyeux et libres enfin,
Par mainte rue ensoleillée
Comme on allait marchant, marchant,
Et l'une vers l'autre penchant
Nos deux âmes émerveillées !

T'en souvient-il encore, dis,
Des doux chemins du paradis ?

V

S'il est vrai que Dieu même est l'essence du monde,
S'il est le ciel rempli d'astres, la terre et l'onde,
Le bel oiseau qui vole, et le lys qui fleurit,
Et la chair souriante où palpite l'esprit,
O mon doux amour, c'est Dieu même
Que j'aime
En tes chers yeux où rêve tout l'azur,
C'est Dieu qui m'aime en ton cœur pur
Et lumineux comme une aurore,
Et dans nos baisers
Jamais apaisés

C'est le bonheur Divin que nous faisons éclore.
Voilà pourquoi notre bonheur
Est une joie immense où la nature entière
S'épanouit comme une fleur
Dans une extase de lumière.
Voilà pourquoi notre cœur généreux
Souhaite aussi que tous les êtres
Qui vivent ou qui doivent naître,
De notre doux amour doucement amoureux
Avec nous soient bénis, avec nous soient heureux
Et que leurs âmes fraternelles
A nos âmes en feu se mêlent
Quand les baisers sacrés de nos lèvres jumelles
Font frémir à jamais la Tendresse éternelle.

VI

O ce triste départ, hélas ! Dans ma demeure
Je suis donc seul jusque demain !
Et l'heure pleure et mon cœur pleure,
O mon doux amour, depuis l'heure
Où ta main caressée abandonna ma main.

Ce beau jour s'est flétri comme une fleur se fane.
La joie avec toi m'a quitté
Et dans l'air attristé
Un regret languissant de toute chose émane.

Tu ne peux pas savoir dans quel profond tourment
Une absence
D'un jour, d'une heure seulement,
Plonge mon cœur aimant
Qui ne vit qu'en ta présence !

Ma vie est toute hors de moi.
Ma vie est toute auprès de toi,
Où tu souris, où tu respires ;
Ma vie est l'azur de tes yeux
Et le parfum de tes cheveux
Et le son clair de ton doux rire !

Ma vie est sous tes pieds légers
Comme un tapis de velours tendre ;
Elle est sous tes longs cils frangés
Comme un pleur scintillant qui ne veut pas descendre.

VII

Notre amour est pour nous une sainte lumière
Qui nous éclaire
Dans tous les actes de la vie ;
Il nous fait voir
Tous nos devoirs
Il est la loi toujours suivie.
Quand tu souris à mon côté
Ta divine bonté
M'inspire ;
Je vois dans tes yeux purs ce qu'il faut faire ou dire

Et je sais qu'en mes yeux heureux
Ces beaux yeux amoureux
Lisent, ravis et fiers, mes meilleures pensées.
Et nous portons, alors, ainsi que deux corbeilles
Débordantes de lys et de roses vermeilles
Nos deux âmes dans leur amour récompensées.

ODELETTES FAMILIÈRES

A CALLIOPE

Calliope, j'ai fait résonner la terrible
  Lyre d'ébène et de fer; j'ai chanté
Les enfers vénéneux et putrides, que crible
  De traits de flamme une âpre volupté;

J'ai dit l'horreur du monde et ce que l'homme souffre,
  Les sombres cœurs peuplés de monstres fous
Et les démons hideux nageant au fond du gouffre.
  Mais aujourd'hui mes chants se font plus doux.

Sous les cieux florentins et leur clarté bénie
  Les dieux de marbre ont ébloui mes yeux,
Et leur beauté sereine et leur calme harmonie
  Ont fait mon cœur semblable au cœur des dieux.

Je cesse de plonger sous les ondes amères
  Des lacs de fiel, de larmes et de sang.
Je ne chevauche plus les hurlantes chimères
  Crachant leur bave au ciel resplendissant.

Un ruisseau qui bouillonne au creux d'une vallée,
  L'exquise odeur des fraises et du vin,
Le charme délicat d'une parole ailée
  Et la douceur de ton baiser divin,

Calliope, voilà les seuls biens que souhaite
  Le sage aimé des Muses au chant clair.
Que voudrai-je demain? Demande à la mouette
  Qui passe et vole en criant vers la mer!

Comme à Gœthe, les dieux m'ont donné plus d'une âme :
  L'une se plaît dans les brumes du Nord,
L'autre rit au Midi qui la nourrit de flamme;
  Mais dans mon cœur leurs chants vibrent d'accord.

Chrétien, fils d'Epicure ou philosophe austère,
  Tantôt rieur et tantôt solennel,
Les voix de la nature et les cris de la terre,
  Tout en moi trouve un écho fraternel.

Mes mains sur tous les luths promèneront mon rêve;
  Nul n'a compté les fleurs de mon cerveau;
Comme on discute encor la strophe que j'achève,
  Déjà ma bouche essaie un chant nouveau.

A CÉRINTHE

Hâtons-nous de jouir ! Hâtons-nous de jouir !
Le temps fuit ; l'âge vient ; la jouissance est brève.
L'heure qui passe n'est qu'un rêve
Qui va s'évanouir.

Que sert-il d'implorer les dieux inexorables ?
Les sacrifices vains ne changent point le sort.
Crois-tu donc éloigner la mort
Par des cris misérables ?

Dans les lits délicats où se pâme l'amour,
Sur le grabat du moine ou du pauvre qui pleure,
Dès que le destin marque l'heure
Chacun meurt à son tour.

Les marins échappés de l'orageux naufrage
Succombent à la fièvre en de riants climats
Et les princes n'évitent pas
La lance d'un sauvage.

Nous aussi, nous mourrons, laissant les fraîches fleurs,
Les vieux vins parfumés, les femmes amoureuses
Aux jeunes âmes vigoureuses
Qui riront de nos pleurs.

A LISE

Vous faisiez bien la dédaigneuse,
L'autre jour, folâtre baigneuse,
Et votre rire était amer
Comme la mer.

Cependant vos formes charmantes
Plongeaient aux vagues écumantes
Qui couvraient de gros bouillons blancs
Vos bras troublants.

Aujourd'hui vous êtes moins fière;
Vous me saluez la première
Et me faites du coin de l'œil
Meilleur accueil.

C'est qu'il est loin, le beau Maurice
Qui fut votre brûlant caprice,
Lise, et qui mangeait de baisers
Vos doigts rosés.

Pour moi, ma lèvre n'est plus libre.
Mon cœur jusqu'à la moindre fibre
Appartient à Rose. Ses yeux
Sont mes seuls dieux

Sa bouche est la fleur de ma vie.
Autour de ma tête ravie
Ses bras ont mis leur royauté
Et leur beauté.

Et sa présence rose et blonde
M'est douce plus que rien au monde
Quand elle suce entre mes dents
Quelques fondants.

A CALIXTE

Ne te désole pas ! En vain
Ton angoisse implore un secours divin,
Les dieux s'occupent d'autre chose.
Un homme, un insecte, un astre, une rose
Pour leurs regards indifférents
Sont aussi petits et sont aussi grands,
Et nulle créature brève
Ne tire les dieux de leur divin rêve.

Qui pourrait dans l'éternité
Déranger le cours de leur volonté?
Ils veulent la vie et le monde
Et dans leurs desseins la mort est féconde
Car détruire c'est transformer.
Ta cendre est le feu qu'ils vont ranimer.
Accueille donc d'une âme égale
L'heure bienheureuse et l'heure fatale
Et sache opposer un cœur fort
Au malheur aveugle et même à la mort.

A ALBERT GIRAUD

Que l'amour calme et doux soit notre unique maître!
Le courroux, même juste, engendre mille maux
Et nous n'évoquerons que des dieux infernaux
Si la haine à l'autel brûle l'âme du prêtre.

Aux visages amers, par les larmes rongés,
D'un sourire amical enseignons le sourire.
Albert, nier le mal c'est souvent le détruire,
Puisque l'illusion règne en nos cœurs légers.

Ah ! nul n'est plus méchant que le hargneux prophète
Qui marche tout gonflé de forfaits à punir
Et qui, l'œil soupçonneux, s'exerce à découvrir
Les plus sombres horreurs dans la plus douce fête !

Des souffrances d'autrui chimérique inventeur,
Il fait naître en nos cœurs tous les maux qu'il dénonce ;
Il écrase les fleurs pour mieux montrer la ronce
Et le réformateur devient un malfaiteur.

Il faut boire, il faut rire, il faut bénir la vie,
La nouvelle jeunesse et le nouveau printemps !
Le soleil monte encor dans les cieux éclatants
Et l'amour chante au cœur de la vierge ravie.

A RENÉ

L'homme grossier souille l'ivresse
Par des querelles et des luttes,
Sans comprendre la tendresse
Des violons et des flûtes.

Jetant verre et bouteille au lustre,
Sa fureur croît comme on l'esquive;
Ce n'est pas la faute au rustre
S'il n'a tué nul convive.

L'homme bien né jamais n'oublie
Que Bacchus, nu, libre et sublime,
    Reste dieu dans la folie,
    Où l'offenser est un crime.

Mêlons au sang clair de la vigne
Les baisers, les chants et le rire
    Et que mon René désigne
    Celle qu'il faut qu'on admire.

Tu ne veux pas? Quel air sévère?
Ne fais point le Caton, jeune homme!
    Je ne viderai mon verre
    Que si ta bouche la nomme.

Je suis discret. Ouvre ton âme!
Ton âme fraîche et vigoureuse
    Ne peut brûler d'une flamme
    Inavouable et honteuse.

Elle? Ah! malheureux! Dans quels gouffres
Te précipite un sort atroce!
    Je sais trop ce que tu souffres
    Sous cette griffe féroce!

Je la connais, cette tigresse,
Sa chaude haleine et sa morsure!
    Que Dieu t'aide en ta détresse
    Et guérisse ta blessure!

A UNE JEUNE FILLE

Vous allez, ô jeune inconnue,
Régner sur un cœur tout plein de mon cœur.
Venez ! Soyez la bienvenue !
L'amitié sourit à l'amour vainqueur.

Le printemps caresse la feuille,
Le bouton naissant, puis la jeune fleur,
Afin qu'une vierge la cueille
Et respire, un jour, sa divine odeur ;

Ainsi les amitiés fidèles
Font plus doux encor les cœurs les plus doux,
Pour le bonheur sacré de celles
Qui sauront choisir les meilleurs époux.

A ERNEST VERLANT

Pour vivre, l'homme doit lutter contre les choses.
Satisfait un moment, s'il fait trêve au combat,
Sur lui l'ennui s'abat
Comme un vol de corbeaux moroses.

L'un cherche un compagnon pour bâiller avec lui;
L'autre quitte la ville et court à la campagne,
Mais l'ennui l'accompagne,
Il rentre en ville avec l'ennui.

Heureux qui sait penser! Si l'imbécile est vide,
Un grand esprit, Verlant, porte le monde en soi
Et, mendiant ou roi,
Il possède un trésor splendide.

Sa cervelle puissante est le rare athanor
Où du moindre métal ce savant alchimiste
Comme Hermès Trismégiste
Tire la quintessence d'or.

Tout se change en pensée au feu de ses prunelles.
La vie et ses douleurs n'offensent plus ses yeux
Que la beauté des dieux
Remplit des clartés éternelles.

A ANDRÉ X...

Méfiez-vous, André, des chantres des brouillards
Et de leurs pipeaux nasillards.
Le flasque bégaiement de leur esprit malade
N'est que bouillie et marmelade ;
Leur musique liquide amollit le cerveau
Et le souille comme un caveau
Qu'inonde de sa bourbe un ruisseau qui déborde.
Loin de nous la gluante horde

Des limaces traînant dans leur bave d'argent!
L'esprit agile et diligent
Comme un dieu rayonnant marche dans la lumière.
Lui-même à la nature entière
Il prête des trésors de grâce et de splendeur.
Aux feux de sa divine ardeur
Il voit le trait précis, il voit la claire image
Et par son merveilleux langage
Il incarne à jamais en vers harmonieux
La beauté qui ravit ses yeux.

A MARTHE

Blonde enfant, qui retiens le ciel dans ta prunelle,
Écoute : mon ami, le jeune et fier soldat,
Brûle pour tes grands yeux. Ne lui sois point cruelle.
Il est beau. Son front clair brille d'un noble éclat.

Son sourcil, l'on dirait l'aile d'une hirondelle.
Sa lèvre a la fraîcheur et le duvet d'un fruit
Et son rire bondit comme la cascatelle
Qui parmi les cailloux jase, écume et s'enfuit.

Profite du présent; cueille le jour et l'heure,
Puisque voici les fleurs et les fruits parfumés !
Demain le froid hiver glacera ta demeure;
La neige blanchira tes cheveux bien-aimés.

La toux au coin de l'âtre et les rides moroses
Succéderont, hélas! aux baisers amoureux
Et l'hirondelle agile ira sous d'autres cieux
Chercher d'autres printemps parfumés d'autres roses.

A VALÈRE GILLE

Que faire? Le nombre des fous
Est infini, dit l'Évangile.
Ah, malheur! Misère de nous,
Valère Gille!

Prose hystérique et vers déments,
Discours gâteux et chaotiques,
J'entends partout des hurlements
D'épileptiques.

Viens, ami, fuyons leurs sabbats !
Laissons les fous à leur marotte
Et n'imitons point les combats
De don Quichotte.

Sous la treille, au fond du jardin
Que parfument des fleurs vermeilles,
Fais apporter dès le matin
Quelques bouteilles.

Cueillons, pour fêter la beauté,
La fraîcheur divine des roses
Et buvons à notre santé,
Loin des névroses.

A ALBERT CHAPAUX

Les cieux bienveillants, dans leur munificence,
Albert, t'ont comblé de leurs dons les plus doux.
La fière beauté de ton adolescence
Fit mille jaloux.

Parmi les soldats si ta rose jeunesse
Connut les jeux fous du vin et des amours,
Tu n'imitas point ceux de qui la paresse
Dévore les jours.

Tes loisirs lettrés ont célébré la gloire
D'un roi pacifique et pourtant conquérant
Et notre petit pays qui dans l'histoire
Bientôt sera grand.

Ton livre décrit les guerres dangereuses
Au continent noir arrachant ses secrets,
Les nègres fuyant sur leurs pirogues creuses
Ou dans les forêts,

L'éléphant traqué dans les herbes immenses,
Le tambour de guerre éclatant dans la nuit
Et le vin de palme, et les cris et les danses
Qu'un massacre suit.

Maint jeune héros te doit sa jeune gloire.
Nos adolescents en lisant leurs combats
Brûleront comme eux de forcer la victoire
Au seuil du trépas.

Et le noble effort d'un prince magnanime
Reçoit de ta main le laurier mérité
Que lui réservait dans l'avenir sublime
La postérité.

A BERTHE

Berthe, Berthe, pourquoi t'acharner à la perte
Du jeune et beau Rodolphe? Berthe,
Tes baisers parfumés ont amolli ses bras
Aujourd'hui roses, blancs et gras,
Qui naguère, plus durs que le bois et la pierre,
Brandissaient la lourde rapière
Ou fendaient l'onde froide infatigablement.
Enlacés à ton corps charmant,

Ils ne demandent plus que de tendres caresses.
Dans leurs amoureuses paresses
Ses genoux, qui jadis domptaient d'ardents chevaux,
A présent les voilà rivaux
De tes genoux polis et blancs comme l'ivoire.
Seule une légère ombre noire
Au-dessus de sa lèvre empêche avec douceur
Qu'on ne le prenne pour ta sœur.

A FRANCIS DE CROISSET

Francis, le temps n'est plus, hélas! où le Désir,
Ainsi qu'un dieu jeune et superbe,
D'un pied vainqueur écrasait l'herbe
Et cueillait largement les roses du plaisir.

Le cœur de l'homme, alors, libre de toute règle,
Bravant la foudre, bravant Dieu,
Planait sans peur au ciel en feu
Et sur la proie élue il fondait comme un aigle.

Mais on nous a prêché les péchés de la mort,
Les dieux ont perdu leur empire,
La terre a perdu son sourire
Et nos cœurs assombris ont appris le remord.

Toutes les voluptés traînent leur infamie;
Toute chair est marquée au fer;
Tout baiser fait frémir l'enfer;
Toute beauté se meurt sur la terre ennemie.

Mais la Sagesse, ami, nous tend ses calmes bras;
Nous saurons y trouver encore,
Aux feux de la dernière aurore,
Un reste de bonheur qu'on ne nous prendra pas.

Laisse fleurir en paix le lys vierge et splendide :
La gerbe qu'arrache ta main
Ne sera qu'ordure demain.
Ne jette aucun caillou dans la source limpide.

Ce beau poisson pêché, regarde : il va mourir!
L'oiseau qui charme le bocage
Se tait et languit dans la cage.
Le fruit cueilli se sèche ou commence à pourrir.

Sachons tout contempler sans déranger les choses.
Souvenons-nous que le désir
Détruit tout ce qu'il veut saisir :
Le baiser le plus doux flétrit les fraîches roses.

La joue en fleur, pareille à la fleur de pêcher,
Les yeux et les lèvres en flammes,
Les douces chairs, les pures âmes,
Si tu veux en jouir, garde-toi d'y toucher.

A ANNE

Quel est, dans ta mignonne chambre,
Ce mol enfant parfumé d'ambre,
Anne, et qui, te parlant tout bas,
  Te serre dans ses bras?

Sa chemise de soie ouverte
Laisse voir sa poitrine offerte
Avec ses bras blancs et rosés
  A tes légers baisers.

Est-ce pour lui, cette parure
Qui brille dans ta chevelure,
Et ces regards chauds et subtils
Qui coulent sous tes cils ?

Est-ce pour lui que sur tes lèvres
Frémit le papillon des fièvres
Et que tes divins cheveux roux
Pleuvent sur tes genoux?

Hélas ! victime de tes charmes,
Il connaîtra bientôt les larmes
Des beaux jours vite évanouis
Et des serments trahis.

A MAURICE

De ses bras amoureux une douce maîtresse
T'enlace mollement, Maurice, et te caresse;
Et ses désirs inapaisés
Te couvrent de baisers.

Ton visage en riant s'appuie à son visage.
Cueille les lilas blancs qui parent son corsage
Et que l'amour et le printemps
Enivrent tes vingt ans!

Goûte la femme comme une fleur parfumée,
Comme un tableau splendide, une musique aimée
Un poème jeune et divin,
Un flacon de vieux vin,

Mais garde-toi des feux qui dévorent les âmes !
Des débris écroulés, telle est l'œuvre des flammes
Qui n'épargnent ni l'empereur
Ni l'humble laboureur.

Au plus fort des tourments, vaincu par sa folie,
L'un cherche au fond des eaux le trépas d'Ophélie,
Un autre demande aux poisons
L'oubli des trahisons,

L'autre, enfin, dépouillé d'une antique opulence,
Fuyant en vain le noir démon qui le relance,
Traîne sa misère et son mal
Dans un lit d'hôpital.

Crains l'aveugle désir et sa rage insensée ;
Ne laisse point ton cœur abuser ta pensée,
Ne laisse point la volupté
Vaincre ta volonté.

Couronne-toi de fleurs fragiles et charmantes!
Dans les bras ingénus de tes jeunes amantes
Ton cœur ailé va voltiger
Comme un oiseau léger.

A MARION

Le soleil s'est couché. Le crépuscule rouge
Assombrit lentement l'air tiède où rien ne bouge.
Sur la terrasse étroite où nous respirons seuls,
Marion, le parfum lointain des hauts tilleuls,
Qui se mêle à l'odeur des corbeilles de roses,
Joint une haleine exquise à la beauté des choses.
Vois! L'ombre grandissante a fondu les contours
Des arbres du vieux parc aimé de nos amours,

Et, comme au ciel obscur, on voit dans l'étang sombre
S'allumer pâlement des étoiles sans nombre.
Pour fêter ce beau soir qu'un flacon de muscat
Offre à notre plaisir son bouquet délicat!
Vois-tu dans le cristal couler son or limpide?
Nos mains semblent verser une étoile liquide.
Assieds-toi, Marion. Regarde dans les cieux
Marcher ces millions d'astres mystérieux.
La force formidable et sereine qui trace
Indéfectiblement leur route dans l'espace
Et qui pousse à leur but les soleils flamboyants
Que sont tous ces grains d'or dans les cieux poudroyants,
Est la même qui rythme, en leur rude harmonie,
Les flots retentissants de la mer infinie,
Qui fleurit dans la rose et le lys glorieux
Et qui fait resplendir tes lèvres et tes yeux.
Nous sommes frère et sœur des fleurs et des étoiles.
La substance du monde habite dans nos moelles.
Et ces arbres muets et ce lac ténébreux,
Vois! nous pensons pour eux et nous aimons pour eux.
Mais que font à nos cœurs les êtres et les mondes?
Laisse mes mains errer parmi tes boucles blondes
Et, glissant sous les plis de ton manteau flottant,
Doucement t'attirer sur mon sein palpitant.
Viens! ta lèvre à ma lèvre! Et qu'un baiser suprême
Me laisse murmurer à peine que je t'aime!

AUX NOVATEURS

L'inquiétude écoute un bruit lointain qui gronde.
La terre est en travail. Un monde va finir
En enfantant un nouveau monde
Au seuil obscur de l'avenir.

Et les hommes, les uns affolés par leurs craintes,
S'efforcent d'arrêter le tourbillon fàtal
Qui, sous leurs pieds, malgré leurs plaintes
Ébranle le vieux sol natal ;

Les autres, tout enflés d'un orgueil ridicule,
Dictent à la tourmente un programme hautain,
Tandis qu'entre leurs mains circule
La force aveugle du Destin.

Des sectes d'assassins, par le fer et la flamme,
Cherchent l'Eldorado dans les destructions
Et sous leur bombe ou sous leur lame
Tombent les chefs des nations.

Ils vont par les cités criant : « Ni Dieu ni maître!
« Périsse qui combat les instincts dévorants!
« Le bonheur de tous ne peut naître
« Que sur la tombe des tyrans! »

— O jeunes gens, sachez qu'ici-bas tout se paie!
Œil pour œil, dent pour dent, mais aussi cœur pour cœu
Le couteau qui creuse une plaie
En fait-il jaillir le bonheur?

Le bonheur est la fleur de l'âme bonne et douce
Qui dompte ses désirs et sourit à son sort :
Rose divine dans la mousse,
Lis d'eau sur un étang qui dort.

Qui veut renouveler la face de la terre
N'a le droit de verser d'autre sang que le sien;
Sous les coups même il doit se taire
Et pour le mal rendre le bien.

Le triomphe sera le prix de son martyre :
L'homme est pour l'homme un dieu s'il sait mourir pour lui;
Mais c'est la foudre qu'il attire
Quand il répand le sang d'autrui.

Car le sang veut du sang. Des autels qu'il arrose
Tous les dieux bienfaisants détournent leurs regards.
Mieux vaut faire éclore une rose
Que d'aiguiser mille poignards.

POUR ALBERT GIRAUD

Arrière à présent le souci!
Aux quatre vents du ciel je laisse
Le soin d'emporter loin d'ici
    La crainte et la tristesse!

Que l'on se bombarde au Brésil,
Qu'au mépris des droits de la Porte
Les Anglais règnent sur le Nil,
    Aujourd'hui peu m'importe!

Muse, amante des verts bosquets
Et des fontaines transparentes,
Viens, cueillons d'éclatants bouquets
De roses odorantes

Et versons l'aromal vin chaud
Dans la tasse claire et polie
Pour honorer mon cher Giraud
Qui revient d'Italie!

A REINE

Je sais que nous devons mourir;
Je sais que la vie est un vain désir;
Je sais que l'homme n'a qu'une heure
Et qu'il faut aussi que la terre meure;
Je sais que le brûlant soleil
Ira, dépouillé de son feu vermeil,
Sombre et morne globe de glace,
Se briser sur un astre dans l'espace;

Je sais que tous les millions
D'étoiles et de constellations
Qui tombent dans la nuit profonde,
Roulent sans répit vers la fin du monde
Et qu'en l'horrible immensité
Un jour régnera l'immobilité,
Mort suprême de la nature.
Qu'importe, ô mon cœur? La brise murmure.
Parmi les rosiers éclatants
Les jeunes baisers chantent le printemps
Et les lys d'eau sur la rivière
Parfument d'amour l'onde et la lumière.
Reine, que le frêle bateau
Berce notre rêve en glissant sur l'eau!
Le feuillage indécis des saules
Effleure parfois tes blanches épaules,
Où parfois comme un diamant
Une goutte d'eau roule indolemment
Quand j'ai mal relevé la rame.
Qu'un plaisir léger suffise à notre âme!
Il est doux, l'instant de bonheur
Qui cueille, en passant, une fraîche fleur!

A LÉANDRE

L'été brûle. Au fond du jardin,
    Sous la fraîche tonnelle
Où la vigne enlace au jasmin
    Sa grâce fraternelle,

Autour de la table de fer
    Babille un joyeux groupe. —
Que l'or glacé du Rœderer
    Parfume notre coupe!

Que sous des pampres festonnés
Chaque tête s'incline
Pour que nous buvions couronnés
A la mode latine.

Levons le savoureux cristal
Encore, encore, encore,
A celle qu'un destin fatal
Veut, hélas! que j'adore!

Léandre, tes yeux de velours,
Tes lèvres, fleurs vermeilles
Où voltige un essaim d'amours
Moins gros que des abeilles,

Font pâlir la joue et languir
Les yeux mourants d'Hélène;
Pour moi, Rosette est mon désir
Et ma joie et ma peine.

Son petit cœur trop occupé
Joint la glace à la flamme
Et dans le champagne frappé
Je bois toute son âme.

A MES AMIS

Les diplomates intrigants
Et les généraux arrogants
Veulent-ils la paix ou la guerre ?
    Cela n'importe guère !

A quoi bon s'agiter si fort ?
La vie est si près de la mort
Et la douce jeunesse ailée
    Est si vite envolée !

L'âpre vieillesse au front chenu
Chasse, en grommelant, l'amour nu,
La souplesse du corps agile
Et la beauté fragile;

Ainsi les fleurs du mois de mai
Perdent leur éclat embaumé
Et l'eau des sources bocagères
S'enfuit sous les fougères.

Pourquoi fatiguer les destins
De tant de projets incertains?
Vivons dans la maison paisible
Sans chercher l'impossible.

Sur la nappe les clairs cristaux
Se mêlent sans peur aux couteaux
Et pour les chairs que l'on découpe
Seule saigne la coupe;

Puis le cigare et le café,
Parfum sur un parfum greffé,
Vont embaumer nos causeries
Joyeuses et fleuries.

Plus belle que l'éclat du jour
Anne eût dû mettre un brin d'amour
Dans cette agape fraternelle
Où l'on parle tant d'elle,

Mais monsieur son nouvel amant
L'aime avec tant d'emportement
Qu'elle ne saurait sans offense
Lui ravir sa présence.

Essayons pour nous consoler,
O chers amis, de moduler
Avec des rimes magnifiques
Des vers philosophiques.

A CYRILLE

En toute chose il est une essence divine ;
Le sage à demi la devine
Mais le saint la sent vivre en son cœur exalté.
Ainsi qu'un fleuve de clarté
L'âme de l'univers le baigne et le pénètre
Et se confond avec son être.
Les hommes, l'océan, le soleil et les fleurs,
Tous sont ses frères et ses sœurs

Car un seul Dieu se cache, âme de toutes choses,
Dans les astres et dans les roses
Et parfois se dévoile, au gré de ses desseins,
Au fond même du cœur des saints ;
Et, miracle, parfois, d'identité divine,
On voit sourdre de leur poitrine,
De leurs pieds, de leurs mains et de leur front penché
Le sang par Dieu même épanché
Lorsqu'il se révéla dans notre chair humaine.
O toi, qui sous le phénomène
Sais atteindre à l'Idée et remonter à Dieu,
Jeune homme vierge au doux œil bleu,
Sache enfanter le Dieu qui germe dans ton âme.
Attise l'éternelle flamme
Qui couve en toi, Cyrille, et veut te consumer,
Ivre de croire, ivre d'aimer !
Tu comprendras alors dans l'extase suprême
Qu'en t'aimant Dieu s'aime lui-même.

A MAURICE C. DE WALEFFE

WORLDSFAIR

Ce palais, verre et fer, c'est la foire du monde.
Entrons. Suivons la foule où les peuples divers
Montrent avec orgueil leur richesse féconde
Et les travaux de l'univers.

Quel tumulte ! Volant, bielle, piston, courroie,
Tout un peuple d'engins meut ses muscles d'acier
Et travaille en criant. Ceci tord, cela broie,
Au rythme d'un lourd balancier.

Là d'opulents bazars regorgent de fourrures,
De merveilleux cristaux s'ouvrent comme des fleurs,
Et voici l'Orient, ses tapis, ses parures
Et ses marchands un peu voleurs.

Plus loin, de longs wagons et de puissants navires
Invitent aux départs vers les hasards lointains
Les commerçants hardis et les faiseurs d'empires
Qui dictent des lois aux destins.

Où donc s'arrêteront et la science altière
Et l'audace invincible et l'effort dangereux?
Les hommes ont dompté la force et la matière;
Hélas! sont-il moins malheureux?

Nous avons suscité de nouvelles tristesses,
Maurice, et nous mourons d'un nostalgique ennui.
Nos cœurs sont tout gonflés de modernes détresses
Et nous envions aujourd'hui

L'harmonieux destin de la jeunesse antique,
La palestre, les jeux, la noble nudité
Et l'esprit simple et fort, que le soleil attique
Illuminait de sa clarté.

A l'ombre d'un portique ou de légers feuillages
Le jeune homme, superbe et joyeux comme un dieu,
Écoutait doucement les paroles des sages
En souriant au grand ciel bleu.

Et les flots bruissants qui berçaient les galères
Et qui frangeaient le port de volutes d'argent,
Le chant de la cigale et des fontaines claires,
La course d'un char diligent

Et le temple de marbre au faîte de la ville,
Où Pallas apportait la sagesse des cieux,
Tout cela suffisait à son cœur juvénile
Heureux de la beauté des dieux.

TABLE

LE CERISIER FLEURI

PRIMEVÈRES

1895

ODELETTES FAMILIÈRES

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom, rue de l'Industrie, 32.

